

In : *Economie et Sciences Humaines*

"Le capitalisme ne
mourra pas de ses
contradictions mais
plutôt, de la dissolution
des catégories
imaginaires « fortes »
qui, l'ayant porté
pendant deux siècles,
font maintenant plus
que jamais la preuve de
leur inefficacité".

Comment pensons-nous ?

La "travaillance" ou : les catégories mentales habituellement employées

Marie L. PELLEGRIN-RESCIA

Il est intéressant de rappeler qu'en mars 1995, au moment où se tenait à Copenhague le Sommet Mondial contre l'exclusion et la pauvreté, se déroulait à Lyon le colloque: *Inactifs? Travaillants? Pour une critique de "l'économique" à la lumière des sciences humaines*.

Cette coïncidence d'intérêts, concernant l'exclusion, la pauvreté ainsi que l'inactivité, montre que certaines questions font aujourd'hui l'unanimité. Qui n'est pas "contre" la pauvreté? ou l'exclusion? Mais: quel sens attribuons-nous à ces termes? quels sont les préalables de ces notions? J'aimerais les interroger ici au nom de la "travaillance", que je voudrais proposer.

Pour ce faire, je mettrai en évidence les outils, cadres ou catégories mentales, que nous employons pour penser et mettre en forme le monde. Le terme "catégorie" ne renvoie ici ni à Aristote ni à Kant, plutôt à Weber, les catégories pouvant être une sorte de dénominateur commun. Ici, par ce terme, nous indiquerons tout simplement les moyens que nous employons pour penser, pour énoncer le monde (dans les termes de la linguistique des Actes de langage, ce qui renvoie à l'activité du sujet parlant) ou les cadres ou ressources dont nous disposons (dans les termes plus sociologiques, par exemple, de l'éthnométhodologie). Je dirais alors, pour anticiper, que ces moyens, cadres ou ressources, ressemblent assez à ceux de l'allopathie, qui soigne le symptôme sans en rechercher la cause. L'on reste sur le plan moral de la bonne action -se mettre en règle avec sa conscience, "donner aux pauvres"-, en passant toutefois du registre individuel -la bienfaisance d'antan- au collectif -le social-, en conformité avec l'échelle mondiale propre à notre Weltanschauung ou vision du monde actuelle.

Les "Nouveaux donateurs"

Par exemple, à Copenhague; le problème de la "pauvreté", a été traité en termes "humanitaires", sur un plan social, où l'on cherche à réparer les manques, à combler les "trous", dans une visée que j'appellerais de *complétude*, terme barbare qui dit bien cependant le désir d'unité, l'aspiration au *plein*, au *plus* (à ce qui est *complet*, la boule ronde qui n'admet pas la fêlure), qui caractérisent notre modernité. Mais le désir de *complétude* est toujours *imaginaire*, car celle-ci est impossible à atteindre. Le don -la bienfaisance-, en effet, n'ont jamais résolu la question de la pauvreté.

Ce problème a été posé encore en termes de "sécurité", en prenant conscience que "donner aux autres", s'occuper des "pauvres" signifie, certes, se disposer à combler les manques de ceux à qui on donne, mais aussi les nôtres: agir *pour* les autres, c'est aussi agir *pour* nous, en vue de notre intérêt bien conçu, "la bombe atomique étant actuellement -nous a-t-on expliqué- moins dangereuse que la bombe de la pauvreté": si nous ne nous "occupons" pas des pauvres, ce sont les pauvres qui bientôt "s'occuperont de nous"

A Copenhague, on a montré aussi que "l'éradication de la pauvreté" passe par le "développement économique" du tiers monde, identifié aux activités industrielles. Cela comporte, entre autres, l'acceptation d'importations extérieures et le partage, en conséquence, de *notre* richesse. Mais: ce partage est-il possible, compte tenu du désir de "complétude" dont nous parlions?

Dire des pauvres qu'ils sont des "exclus", c'est -en fait- *faire* comme si un tel phénomène existait en soi, comme si Marx n'était pas passé par là, il y a longtemps, c'est vrai. Désignant d'autres hommes comme des "exclus", nous nous autorisons à les traiter comme tels, sans nous préoccuper des préalables et des valeurs que, pour ce faire, nous sollicitons et en vertu desquelles nous parlons en ces termes. Tout se passe comme si c'étaient ces *autres* hommes qui, sécurus, aidés, -*infériorisés*-, constituaient un problème dans notre société -ils relèvent du "social"- et non pas nous, *adultes-responsables-actifs-productifs*.

Ainsi, il est fort probable que, comme au *Sommet de la Terre à Rio* il y a quelques années déjà, comme au *Congrès de la femme* à Pékin en 1995, et de *la faim* à Rome en 1996, les propos novateurs, intelligents et honnêtes, ne pourront nulle part être suivis d'effet: comment les propositions généreuses, les déclarations de principe pourraient-elles se réaliser, si elles continuent d'être en relation avec les mêmes préalables, régies par les mêmes moyens, *ressources ou catégories mentales*, qui nous ont conduit à créer une société où il y a des "exclus"? des "in" et des "out"?

D'où la nécessité de réfléchir sur *notre* façon de penser (le problème, c'est *nous* et pas *eux*), à savoir, sur les moyens que *nous* nous donnons pour mettre en acte nos intentions généreuses.

Par exemple: le récent rapport du PNUD sur le développement (1995), a mis en place des nouveaux indicateurs qui ne sont pas seulement d'ordre quantitatif et économique mais qualitatif, en relation avec la qualité de la vie, par la prise en compte de revendications telles que l'accès à l'eau potable, à l'alphabétisation, ainsi qu'au droit à la liberté et au bonheur.

Mais: comment ces indicateurs pourront-ils devenir opérationnels, dès lors qu'ils sont toujours pensés, mis en forme, par des moyens -*les catégories mentales*- qui, on va le voir, ne sont pas du tout "heureux" pour les penser, voir s'y opposent? Ils ne sont déjà plus actuels: ils sont en relation avec des préoccupations d'ordre moral qui relèvent de l'époque "moderne-industrielle" où la "bienfaisance" hier, le "social" aujourd'hui, permettent au système économique de perdurer. Nous continuons cependant à nous servir de ces mêmes moyens et catégories, sans prendre de la distance par rapport à *notre* façon de penser, que seule l'habitude nous donne à voir comme évidente, voire universelle.

Catégories et registres de pensée actuellement employés par l'Adulte-Actif-Productif, traduction de l'Adulte-Blanc-Civilisé

D'où la nécessité de travailler sur les moyens habituellement employés pour penser et en dégager ensuite quelques autres, plus actuels.

En fait: comment pensons nous?

Nous pensons, depuis toujours en Occident, au moyen, disions nous, de certaines catégories mentales -*l'unité, le plein, le plus (le "toujours plus)*, selon une visée que nous avons appelée de complétude. Cette façon de penser s'est trouvée magnifiée surtout à l'époque moderne, dont on peut faire remonter le commencement à la fin du XVII^{ème} s., quand Locke a théorisé, dans le *Traité du Gouvernement Civil* (1689), la naissance de l'individu comme *propriétaire* de sa vie et de ses biens, *autonome, indépendant, libre*. En fait, l'individu sera libre de prendre place dans une société à économie marchande pour se vendre sur le marché "*à égalité*" avec d'autres hommes, *également libres* de vendre

leur force de travail. Cela a conforté et continue de conforter notre façon de penser.

Mais, actuellement, il n'est pas du tout évident de pouvoir "être libre" en vendant "sa force de travail" sur le "libre marché", à "égalité" avec les autres hommes car, d'une part, de travail, il y en a de moins en moins, tout au moins sous la forme que nous lui connaissons et que, d'autre part, de cette force les preneurs se font de plus en plus rares. Les machines, aujourd'hui, prolongent non seulement le bras de l'homme, Gomme disait Leroy Gourhan, mais aussi sa tête, elles vont plus vite et plus loin que lui et le remplacent, ainsi, de plus en plus souvent.

Depuis deux siècles, nous nous représentons comme des *agents* (économiques) et sommes actuellement devenus des acteurs (sociologiques). Nous nous considérons comme *mètres* (de:mètre) et *maîtres* (dominateurs) de l'univers (que nous nous donnons pour tâche de "maîtriser"), des autres (que nous devons "dominer", sous peine d'être "dominés") et de nous-mêmes (comme si l'inconscient ne nous menait pas). Nous nous pensons comme des *moi* hypertrophiés, depuis le *sujet* de la philosophie classique -qui se définissait comme raison, conscience et volonté-, jusqu'au *moi fort* de la psychologie moderne, que celle-ci se propose de *fortifier* toujours davantage. Dans ce contexte, nos actions sont à analyser en termes de production en tant qu'action *sur* la nature: c'est par son travail que l'homme agit *sur* son environnement, dans le but de le maîtriser. Nous passons ainsi le temps à imaginer des stratégies afin d'optimiser nos ressources, toujours rares par rapport à nos désirs, estimés infinis, et recherchons un "bonheur" auquel nous avons, selon nous, tous "droit".

En conclusion, nous sommes porteurs de valeurs imaginaires *fortes*, régies par les catégories de la *complétude* dont nous parlions: *l'unité, le plus et le plein*".

Catégories de pensée employées en anthropologie par des hommes inter-dépendants et inter-agissants

Différemment de nous, certains hommes pensent et ont pensé non pas en termes de "production" mais de *déduction* (les hommes étudiés par l'anthropologie déduisaient leur subsistance de la nature) et de *séduction* (ils *séduisaient* la nature et les dieux au moyen de cérémonies et de rites qui étaient, pour eux, l'équivalent de ce qu'est pour nous le travail).

Ces hommes reconnaissaient ainsi, implicitement, l'inefficacité de la notion de maîtrise comme action *sur* (l'objet, la nature) et se représentaient, au contraire, dépendants *de* (la nature, les dieux, les esprits): ils pensaient que ce que nous distinguons comme activités économique, sociale, politique, religieuse, juridique etc., constitue un tout, relevant d'instances qui sont "encastrées" - "embedded" les unes avec les autres, comme disait Polanyi (1946). Ils estimaient donc que le travail (qui n'était pas défini par eux comme une action à exercer *sur* la nature) et les cérémonies religieuses (qui étaient célébrées pour demander aide et secours à la nature, la terre et les morts qui y sont ensevelis, ainsi qu'aux esprits ou aux dieux), ne relèvent pas d'instances différentes, économique l'une et religieuse l'autre. Les prières étaient considérées, en conséquence, comme aussi efficaces que le travail (Sahlins, 1972, Godelier, 1974) et les rites reliaient les hommes, les actions des hommes et les hommes entre eux (religion vient de "religare", relier).

Ainsi, loin de s'estimer indépendants, ces hommes se représentaient, au contraire, comme étant *inter-dépendants entre eux* et *dépendants* de la nature -ou, en termes plus actuels, de leur environnement. Ce changement de terminologie n'est pas anodin: la nature n'est plus pensée comme un objet posé -jeté- devant nous -ob-jectum-, mais en termes de réciprocité: elle nous environne. A la différence de nous, qui ne consentons jamais à être en situation de *dépendance* ni à *perdre* quoi que ce soit de ce dont nous sommes, ou voulons devenir "propriétaires", ces hommes ne rêvent pas de tout "contrôler".

Loin de s'estimer des in-dividus (de in-divisuum, non-divisible) isolés, séparés les uns des autres et de considérer les autres comme des ennemis potentiels, obstacles à la réalisation d'intérêts personnels, privés, ces hommes s'évertuent à ne pas réveiller *l'envie* des autres au moyen de pratiques gratifiantes, celles, par exemple, du jardinier cité par Malinowski (1974). Si, selon nos visées de *complétude*, ces comportements sont à considérer comme archaïques, c'est que nos *catégories de pensée* sont *malheureuses*, à savoir inefficaces pour comprendre d'autres façons de mettre en forme le monde: penser l'histoire par des "catégories froides" (Balandier), sans référence aux phénomènes de lutte

et de pouvoir ce n'est pas les ignorer, c'est mettre en scène un monde *différent*, non spécialement "harmonieux" (ce serait penser encore par nos catégories mentales), un monde où les notions de *plus* et de *plein*, avec leurs visées de complétude, ne font pas sens.

En conclusion, les hommes étudiés par l'ethnologie pensent bien différemment de "l'Adulte-Actif-Productif", traduction moderne de ce que Ribot appelait "l'Adulte-Blanc-Civilisé".

Travailler sur les moyens -les catégories mentales- habituellement employés

Ce travail n'est pas un jeu d'intellectuels.

Les mots ont une force, ils ne représentent pas seulement la réalité mais la mettent en forme (la "catégorisent", dit le linguiste Benveniste). Dès lors que nous énonçons un problème, en employant des moyens inefficaces -*des catégories mentales malheureuses*-, celles-ci empêchent de le mettre en scène de façon *heureuse*, efficace et donc de le résoudre.

Ainsi, modestement et sans prétendre trouver des solutions à nos problèmes, nous essayons cependant de les poser autrement, à savoir, par des moyens différents, soulignant des objectifs différents.

Nous appuyant sur *Des Inactifs aux Travailleurs* (1993), nous nous efforçons de montrer que nous avons actuellement à notre disposition ces moyens.

Par exemple, si nous cessons de considérer l'homme comme un agent (économique) et un acteur (sociologique), maître et maître, selon une définition régie par les *le plus et le plein -catégories de la complétude imaginaire-*, cela permettrait de prendre en compte aussi des notions comme le *moins* et le *manque*, qui relèvent de ce que nous dénommons *l'incomplétude symbolique*¹. Nous estimons que ces catégories sont négatives, dévalorisantes et démotivantes, comme l'on dit, alors qu'elles ne font que décrire l'être humain, par définition, incomplet, fini, mortel, en dehors des visées du *plein* et du *plus*. La *faille* caractérise le sujet qui n'est jamais à penser comme une identité compacte : il est, toujours, *divisé*.

Il apparaît que les sciences les plus pointues, en sautant par dessus les limites de la période moderne-industrielle, rejoignent paradoxalement aujourd'hui les enseignements de l'anthropologie sur lesquels nous nous sommes brièvement arrêtés. En effet, si l'on considère les catégories qui régissent la théorie de la communication, par exemple, ou l'écologie (malgré toutes ses insuffisances), ou encore une certaine physique (cf. Prigogine et la "Nouvelle Alliance"), on s'aperçoit que nous ne pouvons plus nous décrire comme des individus indépendants, "agents" ou "acteurs", mais bien plutôt comme des sujets en *inter-dépendance*, non plus seulement en termes de revendication des droits (de l'individu), mais de réciprocité et d'obligation.

La prise de conscience que l'époque moderne-industrielle n'est qu'un moment particulier de notre histoire et ne représente pas "la fin" de celle-ci, permet d'envisager un renversement épistémologique intéressant : de l'aspiration à un TOUT -*la complétude imaginaire*-, nous passons actuellement à la prise en compte de ce qui relève aussi de *l'incomplétude symbolique* : le PAS-TOUT.

Mais, paradoxalement, ce ne sont pas encore ces préalables qui régissent nos pratiques et nos connaissances, ainsi que les idéaux de solidarité généreuse exprimés aux "Sommet" de Copenhague, de Rio et en Chine ou, tout récemment à Rome. Nous ne nous y référons toujours pas, nous efforçant d'oublier des notions que nous estimons négatives.

¹ - Nous nous référons ici à l'articulation R.I.S. (Réel, Imaginaire, Symbolique), empruntée à la psychanalyse que nous estimons heuristiquement opératoire en Sciences Humaines

Ainsi, des moyens -ressources *ou* catégories mentales-, pourtant heureux, restent inemployés : malheureusement rivaux, comme des myopes, à nos propres habitudes de pensée, nous nous mettons dans l'impossibilité de faire émerger une réalité différente de celle qui, étant habituelle, nous paraît évidente.

Voilà pourquoi il est impératif de repenser aujourd'hui certaines notions clefs en nous servant de moyens nouveaux - les *catégories heureuses*-, issues de la prise de conscience de la vanité et inefficacité de l'aspiration à un TOUT, la *complétude imaginaire*.

Ces catégories sont actuellement émergentes.

Repenser l'énonciation du travail et de la production, encore fondés sur le plus et le plein propres de l'agent et de l'acteur

Cette autre façon de penser nous amène avant tout à interroger les définitions classiques de production et de travail : ne sont-ils pas toujours en rapport avec les notions de *plus*, de *plein* et d'*accumulation*? en relation avec la façon de penser propre à un individu dont l'action s'exerce - *sur* la nature, objet qu'il se destine à *maîtriser*?

En fait, comment pensons-nous la production et le travail?

Catégories "malheureuses" : accumulation et production matérielle -les biens matériels-

En amont, nous pensons encore le travail au moyen des *catégories malheureuses* de la *complétude*, le définissant toujours comme une action de "métabolisation" de la matière, afin de *l'asservir* à nos propres besoins.

En aval, nous pensons le produit du travail comme un objet concret et matériel, à échanger sur le marché, mondial de préférence, *en compétition* avec d'autres objets semblables: tous doivent être objet de vente. Tout est devenu "produit", culturel ou même de santé, en vue d'une production accrue.

En conséquence, on continue de considérer comme "producteurs" seulement les hommes et les femmes qui travaillent dans les secteurs primaire, secondaire et, plus récemment, tertiaire mais non dans le "quaternaire". Ceux qui exercent leurs compétences dans ce nouveau secteur -cf. le travail "immatériel" et les métiers de la "relation", comme les services "ad personam"- ne feraient que des "petits boulots", ainsi qu'on les appelle en France, activités déconsidérés et boudés. Les emplois à aux quels ils donnent lieu sont en conséquence mal rétribués et ceux qui les exercent, dévalorisés.

Pourtant, le recours à l'histoire pourrait nous aider : les ouvriers des manufactures ont été eux aussi dévalorisés : ils ont même été appelés "stériles" par les physiocrates, pour qui la production, consistant dans le blé et l'or, produits matériels bien concrets, relevait uniquement du travail des agriculteurs et des mineurs : selon eux, ceux qui, dans les manufactures, faisaient oeuvre de "transformation": ne "produisaient" rien.

Or, ces hommes sont devenus depuis "les" producteurs, "les" travailleurs valorisés par Marx.

Ceux qui oeuvrent aujourd'hui dans le "quaternaire" ne pourront-ils un jour être considérés, eux aussi, comme des "producteurs"? il est raisonnable de le prévoir. Mais nous, en raison de nos cadres mentaux, les catégories mentales que nous employons pour penser, nous sommes actuellement incapables de les classer comme tels.

Marx aussi, du reste, qui avait fait des travailleurs des usines des producteurs à part entière, pensait pourtant les notions de production et de travail au moyen de catégories mentales *malheureuses*, me semble-t-il. Il s'exprimait -disions-nous- en termes de "métabolisation" de la matière, à *asservir* aux besoins de l'homme, ou en termes de "ruse", par laquelle l'homme, démultipliant sa force, peut déjouer la puissance de la nature : prise par surprise -la ruse- la nature est *pliée* ainsi à ses exigences.

Est-ce en raison de cette même façon de penser que les mêmes problèmes ont resurgi aujourd'hui à propos des inactifs, ceux que nous voudrions signer comme "*travailleurs*" cessant ainsi de les juger négativement?

Est-ce en raison de ce que nous privilégions toujours le "*plus*", le "*plein*" et l'"*accumulation*", que nous sommes incapables de prendre en compte, d'une part, les nouveaux besoins en matière de relation, par exemple et, d'autre part, le réservoir d'emplois que ces besoins constituent à l'heure actuelle? A l'aune du *plus* et du *plein*, il est évident que ces emplois sont désignés comme misérables, mineurs, et dépourvus d'intérêt ; des *petits boulots* en somme, dont personne ne veut, et à raison.

En continuant de penser avec les mêmes outils -par les mêmes *catégories mentales "malheureuses"*- il est évident que la *relation*, richesse immatérielle, est forcément considérée comme quelque chose d'inconsistant, voire d'accessoire : si l'on concède que les *bonnes* relations améliorent les rapports entre les hommes, il reste que ces rapports sont toujours définis en termes de *force* et non de *réciprocité*, ainsi que les peuples étudiés par l'ethnologie nous l'ont, au contraire, appris.

De cette façon, la société se prive de ressources importantes, à la fois en satisfaction de besoins et en emplois alors que, si nous prenions en compte ces mêmes ressources et les intégrions dans les statistiques du PIB, cela permettrait :

- de considérer les "petits boulots" comme des emplois à part entière, ce qui ne veut pas dire qu'ils devraient s'effectuer selon les mêmes temps -9h./17h- et dans les lieux -entreprises et administrations- habituels. Ils seraient payés peut-être même davantage que le travail effectué dans certaines usines que l'on ne ferme pas, ou pas totalement, pour sauvegarder l'emploi (mais: quel emploi? pensé comment? je veux dire, dans quels cadres de pensée et par quelles catégories mentales?)

- de reconnaître une juste place à de nouveaux "producteurs", ceux qui produisent de la relation, ce nouveau produit.

Catégories "heureuses": "incomplétude" et production immatérielle -la relation (ad personam)-

On le constate: des outils différents pour penser sont à notre disposition qui nous permettent de penser à partir de préalables différents des actuels, c'est à dire, au moyen de *catégories heureuses*, aptes à prendre en compte aussi ce qui relève du *moins* et du *manque -l'incomplétude symbolique-*. Mais, incapables de nous servir de ces nouveaux moyens, nous restons attachés à des solutions qui proposent des "emplois serviles" (les "petits boulots" dont on parlait), ou promeuvent des "loisirs", ou insistent sur le "partage du travail", solution intelligente, honnête, certes, cette dernière, mais incapable de provoquer un changement quelconque, pensée comme elle est dans des cadres et par des *catégories malheureuses*, désormais anciennes.

En fait, nous nous trouvons devant un paradoxe. Incapables de penser par des moyens plus efficaces, nous continuons, avec beaucoup de bonne volonté, à vouloir remettre les gens au travail alors que, de travail, il y en a de moins en moins sous la forme, tout au moins, que nous lui attribuons : le travail par la machine coûte, dès qu'il est possible, moins cher que le travail de l'homme.

La production de la richesse par le travail humain, déjà contestable depuis longtemps, le devient aujourd'hui plus que jamais. Cependant, et paradoxalement, nous nous obstinons à rechercher et le travail et la production là, où nous avons l'habitude de les chercher, et non pas là où, en revanche, nous aurions une chance de les découvrir, mais sous une forme différente.

Voilà pourquoi il faut les penser par des moyens différents, sans visée de *complétude imaginaire*. Aujourd'hui nous, peuples riches, nous n'avons pas besoin de consommer davantage de biens matériels (nous commençons à en être saturés et comprenons qu'ils "ne font pas le bonheur"). C'est des biens immatériels, comme la *relation*, dont nous avons besoin. Celle-ci est devenue même un bien très recherché, car de plus en plus rare dans une société de plus en plus automatisée.

Dans cette société où les machines font le travail à la place de l'homme, qui en est donc libéré, celui-ci à la possibilité d'effectuer finalement un travail à sa mesure : or les machines ne pourraient jamais fabriquer de la relation. Cela, à condition (nous y revenons) que l'homme cesse de penser travail et production par des moyens inadéquates, visant *le plus* et *le plein*, *catégories mentales* particulièrement *malheureuses*. Ce sont elles qui empêchent de classer les "petits

boulots" comme des "boulots", à savoir comme des productions véritables, source importante de richesse. Ils représentent une offre qui répond à une demande économiquement solvable, et ne sont pas à confondre avec le "social" ou les actions d'aide et secours.

Une autre façon de penser est donc non seulement souhaitable, mais indispensable.

Repenser l'"économique" et le "social" ou : des nouveaux producteurs

L'économie "désencastrée" ou: l'économique "réparé" par le social

Cette autre façon de penser nous invita à cesser de penser l'économie comme une instance séparée (désencastrée, "disembedded" -Polanyi, 1945-), des autres instances, "sociale, politique, juridique, religieuse. Nous avons nous mêmes créée l'économie comme une instance indépendante (L. Dumont, 1986) dont nous sommes les maîtres, en même temps qu'elle nous constitue en maîtres : l'"économique". Depuis deux siècles, nous avons considéré que ce dernier est séparé de tout le reste et prioritaire, de même que l'individu (non divisé) est séparé des autres individus, et que ces sont séparées entre elles (disembedded -Polanyi-), à la différence de ce qui arrive chez les peuples étudiés par l'ethnologie.

En face de "l'économique", "le social" qui, en recherchant une répartition plus juste essaie de "réparer" des dégâts innombrables, de "combler", "colmater" les "trous" occasionnés par l'économique. Il fait cependant un travail certainement généreux mais qui, à la limite, est assez inutile car il ne pourra jamais en venir à bout, pour autant que l'économie reste séparée des autres instances. C'est un travail de Sisyphe, sans fin on le voit maintenant plus que jamais, lorsque des dispositifs anti-chômage se multiplient et s'ajoutent les uns aux autres.

L'économie "encastrée"

Comme d'autres peuples le montrent, les nouvelles catégories nous obligent au contraire à penser que l'économie est forcément "encastrée" ("embedded", toujours Polanyi) à toutes les autres instances, ce qui la met, en conséquence, dans l'impossibilité de diffuser mondialement sa logique d'accumulation, productrice de dysfonctionnement et d'exclusion.

Ces nouvelles catégories naissantes nous amènent à penser que *l'incomplétude* est constitutive de l'être humain : elles démontrent qu'il est inutile et même pernicieux de vouloir tout "combler", "surer".

Dès lors, plutôt que de continuer à faire du "social", il faudrait s'occuper de l'"économique" et cesser de considérer l'économie comme une instance "séparée" et dominante, ce qui est possible en employant des catégories mentales différentes, plus efficaces, en sortant de la course à une *complétude*, toujours illusoire, *imaginaire*.

Cela permettrait de mettre en forme autrement le marché, de l'infléchir: on peut le faire -nous avons essayé de le montrer- en présentant sur sa "place" d'autres produits, comme la relation qui, considérée jusqu'à présent sous l'angle du "social"; est confondue avec les actions d'aide et de secours à apporter à ceux que nous appelons pudiquement "les plus démunis", les besogneux d'antan. C'est ainsi que, en employant des moyens inefficaces pour penser, à savoir, *des catégories malheureuses*, nous avons construit une société où, en face de l'adulte-actif-productif, il y a ses assistés, ceux qu'on désigne comme in-actifs im-productifs, les exclus de l'activité et de la production adulte.

Mais: si c'étaient eux, les nouveaux producteurs?

Les travailleurs, révélateurs de "notre" norme ou : l'éthique de la travailance

Dès lors que le *plus* et le *plein* ne seront plus les valeurs dominantes, l'in-actif, non plus énoncé par ces valeurs, ne sera pas dévalorisé par rapport à l'actif : il ne sera plus pensé ni désigné négativement. A la place d'"inactif", nous avons avancé le terme de "travaillant".

Pour les mêmes raisons, les pays en développement ne seront plus nécessairement dévalorisés, ni le Sud par rapport au Nord, ni l'Est par rapport à l'Ouest.

Le capitalisme ne mourra pas de ses contradictions mais, plutôt, de la dissolution des catégories imaginairement "fortes" qui, l'ayant porté pendant deux siècles, font maintenant plus que jamais la preuve de leur inefficacité.

Voilà pourquoi les "travailleurs", comme les pays en voie de développement du reste, sont peut-être à aider et à secourir -rôle, jusqu'à présent, attribué au "social"- mais sont, surtout, à constituer en révélateurs : ils sont les *analyseurs* (Loureau, 1970) de notre façon de penser.

Les "travailleurs" ne sont pas une nouvelle classe sociale, mais ceux qui interrogent les classes existantes. De même, les pays du "tiers monde" ne sont pas des pays sous-développés: ce sont des pays qui interrogent la *norme* d'après laquelle ils sont désignés de la sorte.

Les uns et les autres questionnent, de ce fait, notre façon de penser le travail et le développement, à savoir, notre norme.

"Inactifs" et "tiers monde" pointent, en fait, le scandale des moyens que nous employons pour penser, les *catégories* mentales *malheureuses* qui, nous amenant à mettre en forme le monde selon une visée, souvent inconsciente, de *complétude imaginaire*, ont énoncé et fait ce qu'on a appelé, chez nous, des minorités d'abord, des exclus ensuite, et, chez les autres, des "sous-développés". Sauf dans des cas extrêmes que nous ne voulons pas considérer ici, personne ne veut, tout au moins consciemment, "exclure" personne -et aucun n'a donc à s'instituer en "sauveur" de personne-. Toutefois, il est de fait que les catégories, dont nous nous servons encore actuellement, continuent malgré nous de mettre en forme une norme d'après laquelle ceux qui ne sont pas des gagnants sont nécessairement des perdants : dès lors que l'on ne relève pas de catégories mentales réputées positives -le *plus*-, on est des *moins* ou des zéros. Des "nuls", comme on dit maintenant, des exclus, qui s'excluent eux mêmes, ou des sous-développés "incapables" de se développer.

Les *catégories heureuses* de l'*incomplétude* nous invitent au contraire à ne plus considérer la pauvreté, l'exclusion et le sous-développement comme un *fait* mais comme un *choix d'ordre politique et, plus encore, éthique*.

Le *travaillant*, présent, passé ou futur (les jeunes à la recherche d'un premier emploi, les retraités ou les chômeurs), chacun de nous à différentes époques de la vie, invite tous les hommes et toutes les femmes à prendre en compte cette *autre* manière de produire et se reproduire qui s'effectue à travers un travail et une production en deçà ou au-delà des normes encore en vigueur : à Lyon, on a appelé cela la *travaillance*, Elle pourrait permettre la "réalisation de soi" fondée sur un sujet à *faillie*, *divisé* et pour cela même, nécessairement toujours *lié* aux autres, qu'il le veuille ou non, que cela lui plaise ou non.

Pour conclure : la *travaillance* ne dit pas ce qu'il *ne faut pas faire* ni, non plus, *ce qu'il faut faire*. La *travaillance* ne parle pas en termes moraux de "devoir", ne "recommande" pas. Elle n'amène ni à formuler des propositions généreuses comme celles des *Sommets* suscités, jamais suivies de faits, ni à mettre en place des dispositifs sociaux, comme ceux dont nous sommes périodiquement inondés, toujours inefficaces. Ils sont forcément irréalisables, dès lors que l'on continue de penser de la même façon, c'est à dire, selon les mêmes préalables, par les mêmes moyens - les *catégories malheureuses*- : lorsque nous affirmons, par exemple, qu'il *faut aller vers les autres*, cela montre bien que nous nous pensons toujours séparés des autres, *indépendants* des autres, imaginairement autonomes.

La *travaillance* met simplement en évidence les *catégories heureuses* dont nous nous servons déjà, mais sans nous donner les moyens d'en avoir conscience, à savoir, de les porter à notre connaissance. Elles fondent une éthique, ou plus précisément, mettent en évidence les fondements de celle-ci. On s'aperçoit ainsi que les rapports avec l'autre ne se font pas toujours nécessairement en termes, *malheureux*, de lutte et de pouvoir (comme dans nos sociétés dont l'histoire serait "chaude") ni, au contraire -cela revient au même-, en termes de prétendue harmonie (comme chez les peuples dont l'histoire serait "froide", peuples dits pour cela "sans histoire"). Ils se font -pourraient se faire- en termes, *heureux*, de *réciprocité*.

Pensée dans ces termes, je veux dire, au moyen d'outils mentaux "heureux", personne ne pourrait être, par définition, *exclu*. La question de l'exclusion se poserait bien autrement : au lieu de nous efforcer, bien maternellement et souvent

bien en vain, *d'intégrer les exclus*, nous nous demanderions plutôt comment *nous* en sommes arrivé là. Nous ne nous complairions (?) pas dans des (vains?) sentiments de culpabilité, nous n'inventerions pas de nouveaux dispositifs "pour eux", "en leur faveur", "afin de leur venir en aide", mais mettrions en question *notre propre* façon de les penser, à savoir notre façon de concevoir et mettre en forme la société. La catégorie de la réciprocité nous éviterait de continuer, par exemple, à nous penser comme des *individus* autonomes, séparés des autres : nous ne pourrions plus continuer à intégrer, même avec toutes les meilleures intentions du monde, *les autres à nous*, à remettre en *notre* sein ceux qui en sont sortis, oubliant d'interroger cet événement : l'acte que constitue la sortie.

Et si la situation dite d'exclusion, pour subie qu'elle soit, signifiait, sinon un refus conscient, tout au moins un acte de contestation, active quoique inconsciente, une tentative, de la part des "exclus", d'interroger *cette* société, ses principes et ses valeurs ? Si les pauvres, les exclus, les SDF -les *travailleurs*-, au lieu d'être seulement une population à secourir, était surtout une population à craindre par sa force -muette- de contestation ? Mais dans notre société où, comme l'on dit, il vaut mieux "faire envie que pitié", il vaut mieux éprouver de la pitié que de la crainte ou de la peur. C'est plus rassurant et même plus valorisant.

C'est pourquoi nous avons du mal à changer les moyens que nous employons habituellement pour penser *, à nous déprendre des catégories mentales par lesquelles nous désignons des "exclus": "malheureuse", notre façon habituelle de penser nous protège en même temps de la peur. Mais: quels coûts pour ceux qui, peut-être, préféreraient nous faire "peur" plutôt que "pitié" ou qui, tout simplement, aimeraient *nous* mettre en question, *nous*, avec nos catégories et nos valeurs.

Bibliographie

Dumont, L. *Homo aequalis*, Paris, Gallimard, 1985

Balandier, G. Ethnologie anthropologie sociale, in *Science et théorie de l'opinion publique: Hommage à Jean Sloetzel*, Paris, Retz, 1991

Godelier, M. *Un domaine contesté : l'anthropologie politique*, Paris, Mouton, 1974.

Lourau, R. *L'analyse institutionnelle* Paris, Minuit, 1970

Pellegrin-Rescia, Marie L. *Des inactifs aux "travailleurs : à la recherche de catégories heureuses*, Paris, Desclé de Brouwer - Epi, 1993 et *Sommes-nous tous des travailleurs?* Paris, Desclé de Brouwer et Marseille, Hommes et Perspectives, 1994

Polanyi, K (1945) *La Grande Transformation*, Paris, Gallimard, 1972 .

Sahlins, M. (1972) *Au coeur des sociétés*, Paris, Gallimard, 1976.